09 2025

Organiser l'indiscipline : les maquis à travers l'institution

Francesco Salvini

Traduit de l'anglais par Anne Querrien

> En août 1987, un groupe de personnes diverses – psychiatres, psychologues, chercheurs et directeurs de la Direction des Affaires Sanitaires et Sociales, venant de Basse-Normandie, de la région de Lyon, de Genève et de Trieste – s'est réuni dans le petit village de Granges-sur-Lot, où vit actuellement François Tosquelles, et est resté parler avec lui pendant trois jours dans sa maison. La décision d'entreprendre ce voyage avait évolué au cours de rencontres précédentes entre des travailleurs de Caen et de Trieste : l'idée était de revenir aux origines d'un processus de transformations des institutions mentales qui, en France, dans les années 40, avait pris son départ à l'hôpital psychiatrique de Saint-Alban en Lozère et qui – étant devenu un mouvement d'importance nationale au début des années 50 – s'est ensuite appelé *psychothérapie institutionelle*.[1]

Cette rencontre, retranscrite dans une conversation écrite pleine d'esprit dans laquelle Tosquelles est le maître de cérémonie, reprend un dialogue entre Trieste et le mouvement français qui

avait été interrompu des années auparavant : dans les années 1970, la tension qui avait conduit à la rupture était double. D'une part, ceux qui, depuis Trieste, critiquaient le renoncement français à la bataille politique du « secteur », alors que les expériences institutionnelles alternatives ne cherchaient pas à remplacer le système des hôpitaux psychiatriques nationaux et confirmaient également la séparation des soins de la vie urbaine. D'autre part, du côté français, le mouvement basaglien a été considéré comme excessivement centré sur la désinstitutionalisation, ne soutenant pas les stratégies micropolitiques de déviance[2] et la critique politique exprimée par les *symptômes*.

Il s'agit évidemment d'une tension complexe, mais surtout d'une tension affectée par les processus politiques de ces années-là : par la force et la crise du 68 français, par l'impétuosité et la complexité du 77 italien, par la configuration sociale, institutionnelle, culturelle et politique des différents contextes et par leurs difficiles traductions. Les affrontements des années 1970 sont résolument forts, parce qu'ils mettent en jeu des pratiques radicales concrètes et la vie quotidienne de ceux qui y sont impliqués.

Dans les années 1980 – que Félix Guattari appelle les années d'hiver –, les trajectoires s'entrecroisent à nouveau avec plus de force et une reconnaissance mutuelle plus large que dans les années précédentes, et ce de multiples façons : dans les trajectoires des coopératives sociales, auxquelles Guattari s'intéresse dans *Chaosophy*,[3] dans la « Lettre pour l'Europe de Léros » de Franco Rotelli et du philosophe français (entre autres),[4] dans les multiples alliances qui réanime le Réseau des alternatives à la psychiatrie dans les années 1980,[5] et, de manière significative, dans la réunion du groupe de Trieste à Granges-sur-Lot en 1987, lorsque Maurizio Costantino, plus tard protagoniste de l'expérience de Léros, s'est rendu à l'hôpital pour y rencontrer des représentants

de la société civile, plus tard protagoniste de l'expérience de Léros en Grèce, et Giovanna Gallio, intellectuelle de premier plan du mouvement basaglien, sont partis à la recherche de François Tosquelles (né Francesc en catalan) pour reconstruire une histoire, mais surtout pour poser des questions concrètes à partir de leur expérience à Trieste, qui, à la fin des années 1980, a atteint une importante crise de maturité.

Après les années de démantèlement de l'asile, une fois que la loi Basaglia, [6] unique en Europe, ferme l'asile et rende explicite, même juridiquement, la nature politique de la relation de pouvoir inhérente à la relation psychiatrique ; une fois que le cadre urbain des services de santé mentale se met en place ; une fois que l'admission en hôpital psychiatrique et les services psychiatriques des hôpitaux généraux sont fermés, en tant que derniers bastions de l'institutionnalisation ; une fois que le processus de privatisation de l'internement dans des cliniques fermées est rejeté ; que le circuit des laboratoires et des coopératives se met en place en tant que une « méta-phérie » active, poreuse et inclusive pour les soins, une question reste en suspens : comment mettre cette praxis critique en conversation avec sa propre généalogie ? En lisant et en commentant les pages de *School of Freedom*, il est utile de dire qu'entre Saint-Alban et Trieste, les contrastes sont le fruit de la proximité et que les différences n'ont jamais abouti à des divergences définitives.

Le texte présenté ici n'est pas exactement une interview, même si de nombreuses questions ont été posées par nous à Tosquelles. Les mots, plus que jamais, s'adressent à l'auditeur et non au lecteur. Dans la transcription, la traduction et l'édition du texte, nous avons cherché autant que possible à ne pas purifier et dissiper le « grain de la voix », dans ce rituel d' « habillage mortuaire » de l'oral à l'écrit qui – comme le dit Barthes – sacrifie les tactiques et les

expositions, l'innocence et les dangers inhérents à la parole. Malgré les coupures, le cloisonnement des thèmes de discussion et la censure des références trop personnelles, le texte conserve et transmet –du moins le croyons-nous et grâce aussi à l'extraordinaire pouvoir de Tosquelles – toutes les positions (non pas séparées mais circulaires) que chaque participant a assumées dans la prise de parole et l'écoute de cette rencontre. Nous pourrions donc dire qu'il s'agit d'une longue histoire racontée à haute voix : c'est l'autorité d'une expérience enfermée dans une histoire que nous sommes allés chercher.[7]

On peut énumérer quelques points de contraste entre la pratique de Trieste et celle de Saint-Alban, mais il est important de souligner ce que ces voix ont en commun. Tout d'abord, la centralité de l'objet institutionnel : à Saint-Alban, c'est l'espace de l'institution qui est le lieu de l'expérimentation ; à Trieste, il s'agit de vider l'institution et de construire une relation avec l'extérieur – d'entrer à l'extérieur, là où la pratique thérapeutique n'a jamais été. D'une part, nous avons l'époque des *maquis,*[8] l'espace rural, la France de la Seconde Guerre mondiale et, avant cela, l'Espagne de la guerre civile. D'autre part, le territoire urbain prolétarien, 1968, les mouvements autonomes italiens des années 1970, la crise politique des années 1980.

D'autres points sont également communs, dont un surtout : la pratique antifasciste comme éthique de transformation de l'institution. Pour Tosquelles : la longue traversée des régimes totalitaires et des institutions totales, de la guerre civile aux camps d'internement français, en passant par le refuge d'asile pour les partisans luttant contre le régime de Vichy. Pour Basaglia : la nécessité de poursuivre une pratique antifasciste dans le contexte institutionnel républicain où, enfermés dans des asiles, les *matti* (les

fous selon un terme réapproprié) étaient encore soumis aux règles du régime fasciste.

Il y a également une grande proximité et une continuité dans la lecture critique de la fonction de l'État. Tosquelles, comme à son habitude, lance une provocation : « S'il n'y avait pas ce malheur que les guerres tuent, ce ne serait pas une mauvaise idée d'organiser deux ou trois guerres par génération, car c'est seulement dans ces conditions qu'on comprend des choses qu'on ne comprendrait pas autrement».[9] Ce n'est que dans un état de guerre civile qu'il est possible d'inventer de nouvelles institutions. Cette réflexion trouve un écho chez Franco Rotelli :

> Lorsqu'un tremblement de terre se produit, ou toute autre catastrophe, après le premier moment de panique, après l'errance étonnée ou désespérée, l'aube se lève dans laquelle tous travaillent, coopèrent, égaux, solidaires, un seul homme, le corps social comme un anticorps collectif. Cela dure, disent les spécialistes, jusqu'à l'arrivée des "sauveteurs" : l'armée, les préfets, etc. Peu à peu, la coopération, l'égalité cessent, les institutions reprennent le contrôle : chacun fait ce qu'il veut. Chacun voit son rôle homologué par l'institution. Les normes, le contrat, les droits, reconstruisent le chemin de la séparation et de l'inégalité.[10]

C'est le caractère transversal, mobile et incomplet qui rapproche le plus ces expériences : l'affirmation de la nécessité d'un nomadisme organisationnel des formes institutionnelles, pour qu'elles ne se cristallisent pas, pour qu'elles continuent à s'établir dans des processus concrets. En 1980, peu avant sa mort, Franco Basaglia propose que les *Case del Popolo* du Parti communiste deviennent des lieux de révolution du soin, des centres territoriaux de santé mentale ouverts sur la ville. Tosquelles raconte que, bien des

années auparavant, il avait écrit une lettre à la direction soviétique pour dire qu'en Catalogne, ce seraient les *peñas*, les cercles populaires anti-autoritaires, qui prendraient en charge la révolution, et non les soviets. Ces principes de nomadisme, d'émancipation, de conflictualité, de politique envahissent l'institution psychiatrique et déplacent continuellement la « maladie » de la personne souffrant de troubles mentaux vers les institutions malades, c'est-à-dire vers l'ensemble des institutions sociales.

Ici, convoquant ces voix de 1987, je tenterai de poursuivre dans le jeu de mots, dans le *déconnage*, comme stratégie nomade qui paralyse la parole, cherche les malentendus, concatène, associe, socialise. Comme les *maquis dans les institutions*, le lieu commun trouvé à la fin de la conversation à Granges-Sur-Lot, les voix se déguisent, se prennent en charge et font avancer les contradictions, pour tenter d'échapper à l'alternative infernale entre catastrophe inévitable et toute-puissance autoritaire comme seules options pour traverser notre fragile présent.

Maquis

> *Le maquis* est l'un des principaux écosystèmes méditerranéens. Il s'agit d'une formation végétale arbustive typiquement constituée d'espèces sclérophylles, c'est-à-dire à feuilles persistantes étroites, coriaces et brillantes, dont la hauteur moyenne varie de 50 cm à 4 mètres : ces formations dérivent souvent de la forêt méditerranéenne sempervirente.[11]

Revenons donc aux anecdotes. Aux mots de Basaglia et de Tosquelles et à ces histoires qui s'entremêlent. C'est la pratique puis la fabulation qui composent le corpus théorique de ces

expériences, qui se développe, se complique, est capable de production sociale abstraite mais revient toujours au concret.

Au camp d'internement, Tosquelles a créé un service psychologique avec ces deux portes qui permettent d'entrer d'un côté et de sortir de l'autre.[12] Mais combien de personnes se sont échappées ? Et ensuite, où sont-elles allées ? Pendant combien de temps ? Sont-elles revenues ? Quel type de contrôle et d'intervention le camp a-t-il développé face à cette crise institutionnelle ? Comment la petite « équipe de service » –le guitariste, le peintre et Tosquelles – a-t-elle réagi à ce moment-là ? Qu'en est-il de l'institution ? Ont-ils été réprimés, gouvernés, dénoncés ? Mille questions que seule l'anecdote peut ouvrir, mais qu'il faut aborder en traitant les contradictions qu'elles soulèvent, afin de les utiliser pour chercher des réponses sur notre présent – et pas seulement pour archiver le passé.

Ou encore Basaglia, qui se reconnaît et reconnaît son expérience de prisonnier antifasciste parmi les détenus de l'asile de fous. Ainsi, à l'infirmière qui lui demande d'approuver le registre des contraintes imposées la nuit précédente, il répond *mi no firmo* (je ne signe pas), en dialecte vénitien.[13] Assumer, sans médiation, la charge politique de son rôle technique. Prendre parti, sans impartialité, pour les citoyens internés et privés de liberté. Assumer, à travers le conflit, la responsabilité de ne pas déléguer un rôle de gardien aux infirmières. Et rechercher un dialogue hors de la langue, dans le langage commun, à travers les dialectes. Le 16 novembre 1961, ce vide institutionnel, ce non-faire, ce non-signer n'a *résolu* aucun problème, mais en a ouvert beaucoup d'autres, qui perdurent encore aujourd'hui.

L'histoire antifasciste de Tosquelles est plus connue, d'abord dans les tranchées de la guerre d'Espagne, avec les prostituées, puis dans

les camps d'internement du sud de la France, et enfin à Saint-Alban avec les *maquisards* passés par l'asile ouvert sous le régime de Vichy.[14] Pour Trieste, quelques détails peuvent être rappelés ici. Dans les années 1970, la constitution antifasciste de 1948 n'est pas encore appliquée dans une institution – l'asile – qui reste concrètement fasciste. La lutte de la ville pour la désinstitutionalisation était avant tout une lutte pour impliquer dans le contrat social commun – problématique, capitaliste, social-démocrate, etc., mais antifasciste – ceux qui n'avaient jamais été impliqués : les *matti*, qui étaient internés, et en général cette partie de la société encore régie en tant qu'objet par des institutions totales. Ce mouvement était lié aux soulèvements sociaux et révolutionnaires du monde entier : les relations avec les exilés chiliens de Pinochet et d'Amérique latine, avec les Espagnols et les Grecs des dictatures européennes, avec les organisations antipsychiatriques, avec les groupes anticoloniaux du Burkina Faso et d'autres contextes africains, avec les sandinistes, les groupes autonomes, les mouvements, sont entrés et sortis de l'institution au moins jusqu'au milieu des années 1980.

La même chose s'était produite dans le cas britannique : la violence du quotidien perturbait l'ordre social, révélait des fractures, permettait des percées. Au début des années 1940, Maxwell Jones en devient le protagoniste en inventant la communauté thérapeutique à l'hôpital militaire de Northfield.[15] La Seconde Guerre mondiale a changé les patients, qui ne sont plus le *lumpenprolétariat* misérable, mais des héros revenant du front. Les infirmières aussi : ce ne sont plus les gardiennes salariées de l'asile, elles aussi lumpen-prolétaires, mais des femmes de la classe moyenne qui veulent jouer un rôle de premier plan dans la mobilisation générale de la guerre. Ainsi, pour Maxwell Jones, le champ de l'organisation institutionnelle est radicalement

transformé. Les patients ne peuvent plus être niés comme des objets, ni les soignants utilisés comme des instruments de garde. L'indiscipline a brisé, au moins pour un temps, le pouvoir psychiatrique.

La question qui réunit ces anecdotes est la suivante. Comment devenir *maquisard* dans les institutions ? Et comment le faire, quand l'espace institutionnel peut protéger ceux qui sont à l'extérieur, comme une pratique antifasciste donnant asile aux partisans français, mais aussi immédiatement antistalinienne, dans la guerre civile espagnole par exemple. Ou comment le faire quand l'institution est niée puis réinventée pour accompagner les gens dans la vie urbaine, être des *camarades*, dans le parti, dans la taverne, dans les luttes, comme à Trieste après 1968 et au milieu de la tourmente des années 1970. *Organiser l'indiscipline*. Sur ce mot d'ordre commun, les habitants de Trieste et le groupe français participant à la conversation avec Tosquelles à Granges-Sur-Lot se sont enfin compris. Ils ont trouvé un point d'ancrage pour danser ensemble.

Maquillage

> Pratique consistant à décorer la peau et les autres parties visibles du corps pour en améliorer ou en rehausser l'aspect, à l'aide de produits cosmétiques. Par extension, le terme désigne également les produits cosmétiques utilisés, tels que le rouge à lèvres, le fard à paupières, la poudre, la poudre bronzante, les diamants, le fond de teint, etc. Dans les arts du spectacle, il est utilisé pour caractériser les acteurs comme le personnage qu'ils vont incarner, en exagérant certains traits, en déformant le visage ou simplement en partant de quelque chose de

> nouveau, ainsi que pour corriger les distorsions produites par l'éclairage.[16]

A Tosquelles, on peut dire qu'il existe une stratégie de *travisamento* – déguisement du visage – où une certaine queerness de soi est ce qui constitue la possibilité d'ouvrir l'asile, comme ailleurs. L'asile est ouvert par la traversée d'une altérité radicale. L'effraction des arts et de la politique permet l'altérité radicale de Saint-Alban. Cette altérité – la composition et la mobilité au sein d'un asile ouvert aux forces sociales – permet de développer une pédagogie de l'institution. Elle permet à l'institution de mobiliser ses propres savoirs, et d'autres savoirs, et de devenir autre.

Cette transformation institutionnelle est possible parce que l'institution s'ouvre à la brousse. Elle devient imperceptible d'en haut, du « centre », de Paris, parce qu'elle est cachée, déguisée. Et, dans ce déguisement, dans ce *maquillage*, l'espace social de l'asile n'est pas seulement à la marge, à la périphérie. Dans le risque d'entrée du *maquis* dans l'institution, l'alliance entre les deux est au-delà de la marge : « méta-phérie ». Ainsi, l'asile n'est pas seulement un espace d'expression, mais « une école de la liberté », dit Tosquelles.[17] C'est un lieu où différentes singularités subjectives peuvent se composer et se maintenir de *manière durable*. Dans cette tension de la pédagogie institutionnelle de Tosquelles, il y a un grand pouvoir performatif : une expression de la force historique et contingente de la guerre, mais aussi l'affirmation préfiguratrice de la lutte subalterne des paysans, des ouvriers et des *matti* en tant que protagonistes d'une nouvelle société. Mais, demandent les habitants de Trieste à Tosquelles, est-ce suffisant pour transformer l'asile en école de la liberté ?

> Le professeur Diatkine, psychiatre de renommée mondiale, vétéran par l'âge et l'expérience, qui dirige à Paris (dans le

> 13ème arrondissement) l'une des institutions les plus avancées de la psychiatrie européenne, me dit : « Si, en tant que psychiatre, vous entrez dans un lieu et sentez une odeur nauséabonde mêlée de fumée et d'urine, les yeux fermés, vous pouvez dire 'on est chez nous'. Nous, les psychiatres, nous pouvons dire "nous sommes chez nous". Et là, nous pourrions déjà clore la discussion sur la psychiatrie et l'architecture. François Tosquelles, qui a fortement contribué aux progrès de la psychiatrie, à partir de Saint-Alban, en Lozère, écrit encore récemment sur la possibilité – à l'intérieur d'un hôpital psychiatrique, à l'intérieur d'une institution psychiatrique – de mettre en place ce qu'il appelle une école de la liberté, un lieu d'émancipation. L'illusion des psychiatres de l'après-guerre que l'utopie d'un lieu, d'un hôpital psychiatrique comme lieu d'émancipation, était possible, marque une part importante de la culture psychiatrique européenne progressiste. D'autre part, l'illusion que l'homme nouveau peut naître derrière des murs est l'illusion qui a traversé toutes les expériences du socialisme réel pendant toutes ces décennies ; qu'un homme nouveau ne peut naître derrière des murs qu'en se protégeant du reste du monde, est l'illusion qui, de Cuba au reste du monde, a traversé de nombreuses utopies de la bourgeoisie jacobine lorsqu'elle a essayé d'imaginer un changement radical dans le monde. Aujourd'hui, nous sommes tous plus pauvres, mais nous savons désormais une chose : l'homme nouveau ne naît jamais derrière des murs, seuls les monstres naissent derrière des murs.[18]

La critique de Trieste se situe donc à deux niveaux différents. Il s'agit d'une critique politique et non d'une critique de la discipline (de la *psychiatrie*). D'une part, le mouvement français est contesté parce qu'il renonce à un changement global du système de santé

mentale, en créant des modèles alternatifs et non substitutifs, et ce dans le secteur privé. D'autre part, parce qu'il ne s'oppose pas à la logique de l'institution totale, qui sépare la diversité du monde, et mystifie – comme dans un *maquillage* – cette séparation dans la méta-phérie, qui reste néanmoins un lieu à part : séparé de la vie sociale.

Tosquelles critique Trieste en affirmant qu'une fois l'asile fermé, le problème n'est pas résolu : le « dehors » n'est pas une solution. « Dans la vie sociale actuelle [...] il n'y a que l'école de l'aliénation administrative ».[19] Les personnes sont renvoyées à la solitude, à la misère et à la société qui les a exclues. C'est pourquoi l'espace de l'asile en tant qu'espace de protection sera toujours nécessaire. Trieste, dans les années de révoltes étudiantes, de luttes ouvrières et de soulèvements anticoloniaux, cherche un autre paradigme où la pratique thérapeutique consiste à renvoyer la contradiction enfermée dans l'asile au contexte social qui l'a produite, en prenant la responsabilité politique de cette restitution, en déplaçant la pratique technique dans les contextes et les luttes sociales : pour être une partie active du changement social.

La pédagogie du balayage de Trieste est une pédagogie de la réalité : la réalité de la lutte des classes, de la misère infrastructurelle des quartiers, de la violence de l'État, du patriarcat, mais aussi des révolutions moléculaires des années 1970. Pour ces raisons – contingentes, culturelles, subjectives – la lutte basaglienne assume une centralité symbolique et imaginaire en Italie. Elle est concrète et radicale, elle est institutionnelle mais elle prend parti, et surtout c'est une lutte transversale – tout le monde est impliqué – aussi bien qu'elle est *efficace*. C'est écrit sur les murs de Trieste en 1977 lorsque les activistes et psychiatres français participent au Réseau : « L'asile, déguisé, reste un asile. Une institution à

détruire », dans les papiers muraux d'Ugo Guarino. Et en 1978, l'asile de Trieste est fermé.

Maquila

> Une *maquila* est une entreprise qui importe des produits sans payer de taxes et dont le produit est commercialisé dans le pays d'origine de la matière première. Le terme est d'origine mexicaine. La plupart de ces usines sont situées dans des villes mexicaines le long de la frontière américaine, principalement Tijuana, Mexicali, Ciudad Juárez, Reynosa et Heroica Nogales. Ces entreprises doivent travailler dans le cadre du programme *maquila*, qui exige que tous les produits soient renvoyés dans leur pays d'origine. Le capital des maquiladoras est généralement entièrement étranger.[20]

Quand on sort de l'asile, on a des ennuis. On s'attire aussi les ennuis des personnes souffrantes, comme le prévient Tosquelles. « La phobie de la folie est une condition naturelle de l'espèce humaine. Les groupes humains sont constitués pour exclure la folie de leur sein, et c'est pour cela que cette notion d'action thérapeutique dans la communauté est... une utopie à manier avec précaution, voyez-vous, si l'on n'agit pas avec prudence, si cette sortie n'est pas suffisamment préparée... ».[21] Du point de vue de Trieste, le dilemme n'a jamais été de savoir s'il fallait s'attirer des ennuis ou les éviter. Le problème était plutôt de savoir comment pousser les contradictions, comment rester dans le pétrin.

> Une fois que nous avons travaillé dans la ville, dans les quartiers prolétaires où se trouvent les centres de santé mentale, ce ne sont plus les psychiatres qui savent : ce sont les infirmières qui savent, qui comprennent le contexte des

> personnes qui sortent de l'asile et qui retournent dans leur quartier. Soutenir le pouvoir des personnes et des infirmières et construire des alliances dans la ville a été notre véritable stratégie.

Franco Rotelli l'a dit à peu près ainsi, lorsque nous parlions des documents que les gens nous apportaient – usagers, travailleurs, volontaires, de la ville, d'ailleurs – au centre de documentation de Trieste à San Giovanni, quarante ans après la fermeture de l'hôpital psychiatrique. Parce que, une fois sorties de l'asile, les contradictions – exprimées à travers la souffrance – sont devenues un savoir commun et une question sociale (et souvent une lutte sociale).

Une longue digression serait utile ici, mais peut-être qu'un schéma permet d'esquisser le problème que Trieste pose, dans les années 1970, à l'expérience de Saint-Alban des années 1940. Si l'asile est le point zéro de l'échange social, le problème de Trieste n'est pas de créer un « marché » *à l'intérieur* de l'asile (ouvert à ceux qui veulent y entrer), parce qu'à l'extérieur il n'est pas possible de garantir la « protection ». Pour Trieste, il n'y a pas de *maquis* sans buisson, sans forêt. La liberté ne peut pas être « enseignée » dans les *jardins de la* psychiatrie*, sous* peine de « se transformer en un respectable asile de serviteurs reconnaissants ».[22] En plus de garantir le droit *di asilo* (au sanctuaire) – en dehors de l'asile – il est nécessaire de défendre le droit à l'échange social, où l'échange social est toujours ouvert, toujours incertain. Le droit de participer à l'échange social n'est pas abstrait : c'est le droit d'être dans le risque, voire dans la violence, du contrat *social* et des luttes sociales.

Dans la construction des machines à béton que sont les coopératives des années 80, l'exploitation et l'aliénation du travail font partie intégrante de la question. Mais en même temps, les

dimensions coopérative, sociale et productive du travail sont également présentes. Il n'y a pas de mystification du travail, la même qui justifiait l'absence de salaire en ergothérapie, parce que « le travail est thérapeutique ». C'est plutôt la pratique thérapeutique qui doit être confrontée à la *réalité pratique* : le marché, la fatigue, mais aussi l'invention, la socialité, la joie.

Les institutions inventées nient l'institution totale précisément en vertu de cette non-totalité, et donc de leur partialité : partialité parce qu'elles font *partie d'*un échange social plus large, dont elles ne peuvent pas décider, et partialité parce qu'elles prennent parti, parce qu'on peut toujours décider de quel côté on se trouve. Les circuits ouverts de soins sont donc déclenchés par une collaboration entre les services publics et les entreprises sociales, enracinée dans le coopérativisme, renouvelée par les agents « coopérativistes » de Trieste : associations, groupes, mouvements, artistes. Dans cette ouverture, cependant, depuis les années 80, les coopératives se heurtent et ne parviennent pas - aujourd'hui plus que jamais - à résoudre les contradictions : l'aliénation, l'exploitation, la précarité en tant qu'aspects concrets de leur travail. Il reste donc une question simple à poser, dont la réponse concrète est cependant extrêmement difficile : le travail précaire, exploité, aliéné peut-il encore être thérapeutique ? Et, *prises dans* la tourmente, les coopératives sociales, au lieu d'être des lieux protégés, peuvent-elles devenir des machines sociales pour guérir la société contemporaine et les institutions d'aide sociale ?

Essayer de répondre concrètement à ces questions, implique de s'interroger sur les moyens efficaces de rendre le pouvoir aux personnes les plus fragiles. Rendre le pouvoir non seulement comme puissance, mais aussi comme contradiction, comme problème, comme trouble. Il s'agit de penser le pouvoir comme un problème ni formel ni moral, qui ne répond pas à une sorte de

clivage idéologique entre « prendre le pouvoir » ou « être possédé par le pouvoir ». Il s'agit plutôt de reprendre la lecture des tensions de la société politique, des dynamiques de gouvernement, des possibilités d'autonomie des subalternes, des mécanismes de domination et d'hégémonie dans le contexte actuel.

Pour conclure ces notes, il convient donc de proposer trois éléments qui pourraient s'avérer importants, en termes pratiques, pour aborder la question. Premièrement, que signifie penser le problème du pouvoir à partir de la base ? Organiser matériellement, institutionnellement, subjectivement, des forces subalternes qui peuvent perturber le champ institutionnel, comme ce fut le cas avec le *maquis* de Saint-Alban ou la prise de la ville à Trieste. Deuxièmement, comment le pouvoir peut-il être utilisé par le haut ? Peut-on *protéger* ? – comme le soulignait Tosquelles.[23] Dans quelle mesure cette *protection* peut-elle permettre à l'invisible qui se produit dans les marges d'avoir des conséquences sur l'ensemble de la société ? Dans quelle mesure peut-elle permettre de transformer la société ? Enfin, et par conséquent, comment renouveler un pouvoir autonome, multiple, *constituant*, c'est-à-dire capable d'inventer d'autres mondes où le pouvoir, comme Prospero dans *La Tempête d'*Aimé Césaire, a froid?[24]

Publié initialement dans : Chimères No 107, Septembre 2025

---

[1] G. Gallio, M. Costantino, « L'école de la liberté », Entretien avec François Tosquelles, in : *Per la Salute Mentale / Pour la santé mentale, Pratiques, recherches, cultures dans le processus d'innovation*, n° 4, 1987, p. 181-209 ; p.181.

[2] Le terme est utilisé ici en référence à la majorité déviante : F. Basaglia, F. Basalia Onagro, *La maggioranza deviante,* Turin: Einaudi, 1971.

[3] F. Guattari, *Chaosophy*. New York: Zone Books, 1995, p. 199.

[4] À Leros et à Athènes, une équipe de Trieste a travaillé pendant plusieurs années au démantèlement des asiles grecs, du milieu des années 1980 au début des années 1900. En 1989, Félix Guattari a participé aux mobilisations institutionnelles et politiques dans les deux sites. F. Guattari, *Prácticas analíticas y prácticas sociales : de Leros à Laborde*. Madrid: Casus Bellis, 2013.

[5] Le Réseau *Alternative à la psychiatrie* consistait en un certain nombre de rassemblements internationaux dans différentes villes d'Europe et d'Amérique latine, qui ont débuté à Bruxelles et ont été organisés par Mony Elkaim en 1975 et jusqu'à la fin des années 1980.

[6] La loi 180/1978 a déterminé la fermeture de tous les hôpitaux psychiatriques en Italie (et a été appliquée de manière différente selon les régions), en réglementant les procédures de traitement obligatoire dans des environnements non isolés, c'est-à-dire dans des services spécifiques de l'hôpital général, mais aussi par le biais du développement de services de soins communautaires similaires à ceux du *secteur* français.

[7] G. Gallio, M. Costantino, « L'école de la liberté », p.181.

[8] Le terme « maquis », qui fait référence aux partisans qui luttaient contre le régime de Vichy en France pendant la Seconde Guerre Mondiale, sera utilisé tout au long du texte pour jouer avec les mots – *matti*, maquillage, maquila.

[9] G. Gallio, M. Costantino, « L'école de la liberté », p.192.

[10] Franco Rotelli, « Su quella singolare che il plurale perseguire » *Rivista 'e'*, n°2/3, août-octobre 1987. *Rivista 'e'* a représenté un moment bref mais intense d'élaboration remarquable avec la contribution de poètes et de théoriciens comme Andrea Zanzotto, Franco Fortini, Giuseppe Zigania, Tino Vaglieri et Giancarlo Majorino. Publiée pendant cinq numéros en format « géant », « e » était transversale à des domaines de pensée et d'intérêt apparemment éloignés, à la frontière entre diverses disciplines. Republié dans F. Rotelli, *Quale psichiatria ? Taccuino e lezion*i, Trento: Alphabeta, 2022.

[11] Sur le site https://es.wikipedia.org/wiki/Maquia

[12] G. Gallio, M. Costantino, « L'école de la liberté », p.186.

[13] Voir G. Del Giudice, *E tu slegalo subito. Sulla contenzione in psichiatria*, Trento: Alphabeta, 2015.

[14] C. Guerra, J. Masó, *Tosquelles : Com una màquina de cosir en un camp de blat*. Barcelona: Centre de Cultura Contemporània de Barcelona, 2022.

[15] C. Fees, D. Kennard, *Texte classique* n° 133, 2023 ; « Maxwell Jones et la communauté thérapeutique », par David Millard (1996)". *Histoire de la psychiatrie*, 34.1, p. 78-86.

[16] Sur le site https://es.wikipedia.org/wiki/Maquillaje

[17] G. Gallio, M. Costantino, « L'école de la liberté », p.186.

[18] F. Rotelli, « Dietro le mura nascono i mostri' » Keynote au congrès « Psichiatria e architettura », Mendrisio, 5-6 novembre

1992, *La Nuova Libera Stampa*, Lugano, 14 novembre 1992. Republié dans F. Rotelli *Quale psichiatria ?*

[19] G. Gallio, M. Costantino, « L'école de la liberté », p.186.

[20] Sur le site https://es.wikipedia.org/wiki/Maquiladora

[21] G. Gallio, M. Costantino, « L'école de la liberté », p.187.

[22] F. Basaglia, *L'utopia della realtà (raccolta di saggi scritti tra il 1963 e il 1979)*. Turin: Einaudi, 1979, p. 63.

[23] G. Gallio, M. Costantino, « L'école de la liberté"», p.205.

[24] A. Césaire, R. Miller, W. Shakespeare, *A Tempest: based on Shakespeare's* The Tempest*, adaptation for a Black Theatre,* Londres: Bloomsbury, 1986.